

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

**SOUS LE VENT  
DU MONDE**



**Denoël**

**roman**

Extrait de la publication



# ***SOUS LE VENT DU MONDE***

DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS

Ce soir, les souris sont bleues  
Les caïmans sont des gens comme les autres

*Collection Présence du Futur*

Fœtus party  
Canyon Street  
La Guerre olympique  
Mourir au hasard

*Collection Présence du Fantastique*

Une jeune fille au sourire fragile

*Collection Sueurs Froides*

La Nuit sur Terre  
Noires racines  
Le Bonheur des sardines

*Collection Présences*

Une autre saison comme le printemps

**Pierre Pelot**

collaboration scientifique

**Yves Coppens**

***SOUS LE VENT  
DU MONDE***

***QUI REGARDE LA MONTAGNE AU LOIN***

**Denoël**

**roman**

Ouvrage publié sous la direction  
de Brigitte Strauss

*En application de la loi du 11 mars 1957  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

Publié avec le concours  
de la Fondation 93 « Ateliers des Sciences »

© by Éditions Denoël, 1996  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24394.X  
B 24394.6

Préface  
par Yves Coppens

*Un beau jour d'il y a 3 à 4 millions d'années, la Terre frissonna; son orbite s'était un tout petit peu, cosmiquement parlant, éloignée du Soleil; les tropiques du coup s'en asséchèrent; là où régnait la forêt, s'installa la savane; là où la savane s'était déjà implantée, s'ouvrit la steppe. Deux grandes lignées de préhumains, afarensis et anamensis, se différencièrent alors au creux du berceau est-africain — l'une des bois encore un peu arboricole, l'autre des champs déjà totalement bipède — et profitèrent de l'expansion de ces paysages vers le sud, l'ouest et le nord pour bouger avec eux, la première vers l'Afrique australe (on l'appellera là-bas africanus), la seconde vers l'Afrique centrale (elle y est devenue bahrelghazali). L'histoire de notre famille en était arrivée là, à cette dichotomie banale à développement commandé par celui du degré de couverture de son milieu, lorsque le frisson de la planète se fit plus fort encore. Pour les Australopithèques majoritairement végétariens, moins de végétaux signifia alors nécessité impérative d'un nouvel effort; deux réponses à l'accentuation de la crise ne tardèrent pas à surgir; la première dissuasive par le corps, la seconde par l'esprit.*

*Entre 2 et 3 millions d'années, en effet, naissent, respectivement en Afrique de l'Est et en Afrique du Sud, Zinjanthrope et Paranthrope, l'Australopithèque robuste, solution spécialisée à denture casse-noisettes destinée à accéder à une alimentation végétale plus coriace et plus fibreuse que celle du menu d'avant, et dans le creuset est-africain seulement, Homo, l'Homme, solution généralisée à denture à manger de tout, destinée à consommer désormais aussi bien de la viande que*

*des végétaux. L'événement — que l'on appelle d'un mauvais jeu de lettres de l'(H)Omo parce qu'il a été décrit et compris pour la première fois dans la vallée de l'Omo en Éthiopie — aurait pu paraître bénin puisqu'il était climatique et obligeait donc à une adaptation, comme tant d'autres depuis des milliards d'années, les êtres qui se trouvaient là à ce moment-là. Mais comme c'est lui qui a permis à l'un des préhumains (Australopithecus anamensis sans doute) cette transformation en humain pour s'en sortir — grosse tête et régime alimentaire à très large spectre —, l'événement était en fait de dimension considérable; aux caractères du genre Homo sont en effet liés des comportements aux défis de taille!*

*Qui dit gros cerveau dit réflexion meilleure, plus grande curiosité et, à terme, conscience, ce qui veut dire pour la toute première fois dans l'univers — à notre connaissance — matière pensante. Qui dit mâchoire à manger de tout dit consommation de viande, donc poursuite de gibier et plus grande mobilité. Le premier de ces comportements va faire les humains et peut-être déjà les derniers des préhumains, créer, au creux du milieu naturel, celui tout neuf de la connaissance; il va leur faire comprendre leurs dimensions spirituelle, morale, éthique, développer et cumuler les savoirs théoriques, techniques et d'observation, les aider peu à peu à se connaître eux-mêmes, à connaître leur planète, à connaître leur Univers, et leur donner libre arbitre, liberté et responsabilité, démarquant la matière pensante dont ils sont faits de la matière inerte et de la matière vivante dont ils sont issus. Le second va les pousser de proche en proche vers de nouveaux territoires; ils vont ainsi se déployer en deux millions d'années sur le monde entier, visiter le système solaire et se lancer bientôt dans une prospection de leur galaxie.*

*Comment peut-on démontrer l'émergence de ces caractères nouveaux, curiosité et mobilité, de la vie pensante? La curiosité, pour ne pas dire la conscience plus difficile à définir, peut se reconnaître évidemment à l'apparition de l'outil fabriqué avec un autre outil — 3 millions 300 000 ans dans la vallée de l'Omo, en Éthiopie —, fruit d'un encéphale à*



*la structure nouvelle depuis déjà quelques millions d'années et au volume presque doublé précisément à ce moment-là, géologiquement parlant bien entendu. La chasse se lit dans la diversité des restes osseux rencontrés groupés sur les sols d'habitats, preuve de charognage et de chasse, véritable preuve aussi de transport de gibier et de partage; et la mobilité qui en découle se déduit de la répartition des localités où ont été trouvés des Hominidés, de leurs outillages et des traces de leur occupation à travers le monde, 3 000 000 d'années en Afrique de l'Est, au moins 2 000 000 en Eurasie, 100 000 peut-être en Australie et en Amérique, 30 ans sur la Lune.*

*Nous voici à une époque exceptionnelle, un de ces tournants que l'on ne comprend vraiment qu'après l'avoir franchi. Avec les derniers préhumains avant les robustes ou avec les premiers humains, c'est-à-dire entre 2 millions et demi et 3 millions et demi d'années, apparaissent tout à la fois, mais pas forcément tout en même temps, conscience, émotion, outils et langage. Australopithecus afarensis (Lucy), Australopithecus anamensis, Australopithecus africanus, Australopithecus bahrelghazeli, avaient certainement atteint un certain niveau de conscience, au moins de temps en temps un certain niveau consécutif d'émotion, un niveau élaboré de communication — mais leur larynx paraît encore bien haut pour que le langage ne soit autre que modulé —, et la capacité de faire éclater délibérément quelques cailloux, et parfois même de les retoucher. Homo articule, enseigne et reproduit à l'infini des outils stéréotypés, aime et réfléchit à la mort.*

*Mais les choses semble-t-il se compliquent au moment de cette grande émergence, pour des raisons certainement environnementales; la population des premiers Hommes — Homo rudolfensis — se trouve en effet alors être bachicotée en petites unités et, comme dans les cas d'isolement suffisamment persistants, la spéciation y est très rapide, bien plus rapide que l'on n'imagine; on distingue à ce moment-là — peut-être? — un certain nombre d'Hommes, Homo rudolfensis, Homo habilis, Homo microcranous, Homo kenyaensis, Homo okotensis, Homo ergaster.*

*C'est une de ces histoires que Pierre Pelot, avec son extraordinaire capacité de savoir plonger dans les autres mondes d'ailleurs ou d'avant, raconte; ceux de la bande de Nî-éi sont des Homo rudolfensis, et la bande de Mob'br, des Homo habilis. C'est sans peine que je la lui ai confiée, en lui parcourant à grands traits de science — la Science ne peut guère faire mieux — la vie au temps des derniers des Australopithèques que l'on appelle graciles et celle du temps (d'après) des premiers des Australopithèques que l'on appelle robustes et des tout premiers Hommes. Il en a rapporté un récit que je vous offre en garantissant presque toute l'atmosphère. Je n'aurais pas su m'y rendre moi-même si complètement.*

Y. C.

La nuit léchait les hautes herbes et les feuilles acérées des arbres de sa langue bleue paresseuse. De loin en loin, montait l'appel d'une bête, le cri saccadé d'une autre, entre les gloussements d'oiseaux qui glissaient et rebondissaient dans les branches.

Elle écoutait la nuit proche.

Parfois, cela faisait comme un bruit de pierre râpant la première peau d'une branche, quand on la pèle. Ce n'était pas un bruit unique et répété, mais plusieurs, tantôt ici, tantôt là, qui montaient du chuchotis caressant.

Un peu après que le jour d'avant se fut éteint avec la plongée sous terre de la boule de lumière rouge, le petit souffle d'air s'était levé ; il semblait sortir de chacune des tiges d'herbe qui s'agitaient pour le retenir ou l'attraper, empêcher sa course invisible ; les feuilles et les épines des plus courtes branches, entre ciel et terre, faisaient de même. Au sol, de la poussière tournoyait et filait, perdant progressivement sa chaleur tandis que le sombre glissait sur les pans dressés des montagnes, que les arbres deve-

naient noirs comme des choses creuses découpées dans le ciel dur.

Un jour, elle avait vu une eau profonde de cette couleur que prend le ciel quand la nuit se couche. L'image était restée dans sa tête.

Le courant d'air n'avait cessé de courir, plus ou moins vite et plus ou moins fort, froissant les feuilles et les herbes sèches qui recouvraient encore en grande partie le dessus de l'abri. D'abord, elle avait cru que ce bruit-là provenait des autres, endormis sous les branches entrelacées, mais non : c'était juste le frottement de l'invisible course sur les feuilles brunes, cassantes et racornies comme de vieilles raclures de peaux — elle ne s'y était plus laissé prendre.

Elle ne dormait pas avec eux. Depuis longtemps déjà. Presque depuis la dernière fois que les grands arbres à épines dures s'étaient couverts de cette autre sorte de petites feuilles blanches qui ne duraient pas. Elle restait la plupart du temps à l'extérieur de l'abri, contre les pierres qui bloquaient les branches coupées, blêmes et noueuses. Elle s'était confectionné une couche, comme un oiseau, avec des feuilles et des poignées d'herbe et des tiges assouplies à coups de pierre. Les autres l'avaient laissée faire, intrigués, regardant le nid qu'elle regarnissait régulièrement. Ils ne lui avaient pas demandé ce qui la poussait à agir de la sorte. Aucun n'était venu s'asseoir devant elle pour lui adresser le moindre signe interrogateur. La nécessité d'une telle question ne leur était pas apparue. Ils s'asseyaient rarement devant elle. Mais ils avaient prononcé les mots *nî éi*, la désignant du doigt et des yeux.

La douleur était venue en même temps que la lune grimpait au-dessus de la barre plate de la falaise. Une douleur au creux de son ventre gargouillant et lourd, à la peau distendue, qu'elle avait eu l'idée un jour de soutenir en passant sur son cou une bande de tiges entortillées qui

ceignait sa taille, libérant ainsi ses mains quand elle cueillait aux arbustes ou fouillait le sol. Là encore, les autres l'avaient regardée curieusement, harnachée de la sorte ; entre eux, ils avaient échangé des coups d'œil, des mimiques avouant leur incompréhension et cette expectative qui leur tombait dessus dès que leur attention s'arrêtait sur elle... La douleur. Et la peur aussi, comme une autre souffrance en pleine tête, de voir s'élever le disque rouge de la lune à cet instant précis.

Depuis, la nuit rampait autour de Nî-éi, tournait, essayait de se coucher dessus pour l'entraîner avec elle dans ses territoires invisibles — mais Nî-éi résistait en s'ébrouant régulièrement. Comme une main qui se referme et qui presse de plus en plus fort, la douleur avait grossi dans son ventre, gagnant peu à peu tout son être, prenant progressivement la consistance d'une pierre lourde, dure, plate, accrochée à son dos, puis grossissant dans ses jambes et ses épaules. Ou bien c'était la peur qui prenait cette forme-là, logée maintenant sous sa peau comme pour ne plus en partir jamais.

Elle cherchait à identifier ce bruit de râpe sur l'écorce, dès qu'il se levait, elle oubliait alors un peu la douleur — la repoussait en arrière d'elle, au fond de ses muscles de pierre. Elle se tenait accroupie, immobile et la respiration suspendue, cachée derrière les cheveux qui tombaient devant son visage, son regard plissé dans la grimace et fouillant à travers les mèches, tandis que ça mordait au creux de son ventre.

Nî-éi n'ignorait pas ce que c'était.

Ça mordait et ça déchirait avec des doigts griffus. Ça devait ressembler à un de ceux-là qui sautent de branche en branche en s'aidant de leur queue et peuvent casser d'un coup de leurs dents tranchantes recourbées une coque de fruit dur, qui marchent sur terre avec leurs mains et leurs pieds confondus (ils n'étaient plus nom-

breux dans les arbres, ici, depuis que le groupe des *nam* s'était installé au-dessus de l'eau qui creusait profondément le sol rouge). Un petit de ceux-là à quatre pattes était-il capable de déchiqueter le ventre de sa mère, pour sortir? Nî-éi n'avait jamais vu semblable chose, mais la crainte soudaine que cela puisse se produire la glaçait, griffure ouverte dans la chaleur qui tirait la peau de son ventre et coulait en sueur dans le creux de ses reins douloureux...

Le bruit suspect provenait d'arbres qui parlaient entre eux, heurtant leurs grands doigts secs et tordus l'un contre l'autre. Nî-éi ne comprenait pas ce langage, incapable en cet instant d'y accorder une véritable attention. Certainement, les arbres savaient ce qu'elle était en train de souffrir.

Et savaient pourquoi, aussi.

Nî-éi, comme les arbres, savait pourquoi. Elle n'avait pas oublié les images précises de l'événement qui était la cause de cette souffrance, après ce long temps, montée en elle avec la venue de la nuit.

Le petit vent n'était plus là. À présent, les herbes fines et sans couleur se tenaient droites au bord de l'espace de terre nue, sans un frémissement. La lune à l'autre bout du ciel avait enflé, redevenue rouge et prête à couler bientôt sous la terre rejointe. Graduellement, le léger courant d'air frais rôdeur était redescendu sous le sol, comme s'il craignait la nouvelle lumière du jour proche. C'était ainsi depuis de nombreuses nuits, les unes après les autres : le courant d'air se montrait et reniflait, mais il finissait par disparaître sans que rien ne change, sans apporter le moindre signe de pluie dans le ciel pâlisant.

Et ceux qui avaient dormi par à-coups, ou qui avaient veillé, dans l'attente, paupières plissées, refermaient les yeux après avoir raclé la sécheresse de leur gorge — ou alors, au contraire, ils gardaient longtemps les yeux

ouverts avant de ciller, fixant un point devant eux par un trou dans les feuillages tressés qui maintenant pendaient sans que personne ne prenne plus la peine de les remettre en place, sans que personne n'y songe seulement, fixant un point bien au-delà, au-delà même de la tête sombre de la terre dressée bien plus loin que la grande vallée plate où l'eau ne coulait plus, et plus loin encore, fixant un point qui n'existait pas réellement, regardant obstinément vers là-bas d'où le soleil brûlant surgirait encore et comme si leur regard tendu pouvait suffire à retarder un peu son flamboiement, comme s'il pouvait hâter le retour des animaux de l'eau, des menus oiseaux gris qu'on attrape rien qu'en agitant les bras, et de la blancheur douce des petites feuilles passagères sur les grands arbres aux dents pointues... mais le regard planté si loin ne pouvait rester ouvert longtemps; les paupières brûlantes se fermaient toujours trop tôt en dépit des efforts fournis pour les garder levées le temps que la supplique muette fasse son chemin.

Quelque part dans la vallée encaissée monta le cri saccadé, ricaneur, seul et terrible, d'un *iêk*.

Nî-éi fut traversée par un violent frisson et un gémissement s'échappa d'entre ses lèvres épaisses que soulignaient des craquelures sombres de salive séchée. Sous le toit crevé de feuillages, quelqu'un grogna, un autre marmonna des sons indistincts. Les assauts de douleur étaient maintenant trop forts et Nî-éi avait commencé de s'éloigner de l'abri, assise, se tirant à la force des poignets, poussant des pieds et d'une cuisse. Sa lèvre inférieure mordue pour contenir le cri qu'elle ne voulait pas leur donner à entendre était coupée; le sang coulait le long de son cou, lui emplissait la bouche d'un goût qui ne ressemblait pas à celui d'une viande de *nam-nî* — son goût *à elle* : et cela lui donna de la force pour ramper plus vite.

Le cri du *iêk* s'éleva de nouveau. Loin encore... déjà moins loin que la première fois? Pour quelle raison le *iêk* criait-il comme s'il était seul, alors que la nuit n'était pas encore partie?

Tout le corps de Nî-éi se couvrait d'un flot de sueur gluante. Les gouttes roulaient de son visage sur sa poitrine gonflée, mamelles écartées et soulevées par le ventre monstrueusement gros; c'était poisseux entre ses cuisses, dans la fente endolorie qu'elle ne pouvait plus voir, ni même atteindre maintenant avec ses doigts, les poils encroûtés de poussière irritante. Le mouvement répété qu'elle faisait pour se mouvoir mit sa bouche en contact avec son épaule gauche; elle lécha sa peau, mélangeant le goût de la sueur à celui du sang. Son goût à elle, encore, et cela lui donnait de la force. Elle avait presque atteint la ligne des herbes hautes et droites, en périmètre de l'espace dégagé qu'avait choisi la bande pour s'y installer.

Le glapissement du *iêk* au pelage taché vibrait dans la rousseur plongeante de la lune, pareil à un coup de pierre sur un dur bois blanc dépouillé d'écorce, et son écho flottait encore dans l'air longtemps après avoir jailli des profondeurs lointaines de la vallée. Les *iêk*, d'ordinaire, ne parlaient pas au cœur de la nuit, on ne les entendait qu'à l'approche du petit jour revenu, ou plus tard, quand la chaleur tremblait en mélangeant le ciel et la terre. Et alors c'étaient des cris nombreux : les *iêk* marchaient en bande et ils avaient toujours beaucoup à dire, même quand ils n'avaient pas faim. Pour quelle raison celui-ci, solitaire, avait-il crié? Nî-éi ne trouvait pas d'explication à l'incompréhensible manifestation de la bête. Elle n'avait pas su comprendre le cri, surprise alors que déferlait en elle une nouvelle vague de déchirements, tandis qu'elle



serrait les dents de toutes ses forces, la bouche emplie de sang, si fort que tous les bruissements chuchotés par la nuit finissante en étaient comme écrasés à ses oreilles.

Elle s'immobilisa, un peu avant la trouée ouverte dans les tiges blêmes des herbes par les nombreux passages de ceux de la bande depuis qu'ils avaient dressé cet abri-là, à cet endroit surplombant l'eau qui coulait dans le fond du ravin — c'était vers l'eau que conduisaient les passages. Nî-éi écoutait, la tête levée, les paupières mi-closes brûlantes de sueur, les narines grandes ouvertes. L'écho rebondissant du cri avait été avalé par la grande bouche ronde et rouge au bout du ciel. Il n'y avait pas d'odeurs dangereuses perceptibles — l'odeur la plus présente était la sienne, protectrice, au-dedans de laquelle elle se recroquevillait.

Pourquoi le cri du *iêk*? Pourquoi le *iêk* avait-il crié?

Des pierres se heurtaient dans le ventre de Nî-éi, des pierres fracassées, prises au sol quand le soleil est juste au-dessus des choses et de leurs doubles d'ombres. À ce moment-là, même les doubles des choses, des *nam-nî* et des *nam*, cherchent à se protéger de la chaleur et ils se font le moins gros possible avant de repartir à petits pas dans l'autre sens. La chaleur fait mordre les pierres, quand on les touche : c'était ce genre de pierres qui lui broyaient les entrailles et le dos.

Que faisait le *iêk*, maintenant, après avoir donné sa présence à tous ceux qui voulaient entendre?

Deux filets de salive sanguinolente brillaient aux commissures des lèvres de Nî-éi. Ils coulèrent le long de son cou tendu, se rejoignirent dans le petit creux formé par le pli de ses seins écartés et le dessus de son ventre. Elle aurait voulu se trouver au bord de l'eau. Elle aurait pris son bâton et se serait glissée dans la fraîcheur bien-faisante.

Elle s'aperçut qu'elle avait oublié son bâton.

Une eau comme celle de la grande étendue au bord de laquelle l'abri d'avant celui-ci avait été dressé, la dernière fois que les arbres à épines s'étaient couverts de fleurs blanches. Elle se serait glissée dedans, assise, et la fraîcheur aurait éteint le feu des pierres secouées dans son ventre, l'eau serait entrée en elle pour l'aider à se débarasser de ce qui mordait et déchiquetait. Elle avait bien aimé cette eau-là, fermée, tranquille, et qui ne faisait pas durcir la langue quand on la buvait. Sur la rive de cette étendue, Nî-éi avait elle-même été paisible et calme comme l'eau, un certain temps, jusqu'au brutal événement responsable de ses souffrances de maintenant. Mais les images apaisantes de cette eau ne l'avaient pas quittée pour autant. C'était une eau tellement plus facile que le petit filet maigre, chaque jour plus étroit et moins bavard, qui se frayait un chemin pénible entre les rocs et dans la terre rouge durcie.

Il avait bien fallu quitter le bord de l'eau calme, après qu'une seule nuit eut repris en elle suffisamment de *nam* pour que la bande en soit réduite de moitié — et parmi les *nam* emportés deux femmes, avec chacune un enfant agrippé aux mamelles, ce qui réduisait à deux le nombre des femmes encore vivantes, en comprenant Nî-éi, même si elle était marquée, et compte tenu du fait que la troisième n'en était plus vraiment une, tellement chargée d'images vécues, les cheveux raréfiés et blancs, la peau presque déjà comme l'écorce de l'arbrisseau épineux qu'elle deviendrait quand elle ne bougerait plus.

Elle bascula d'une hanche sur l'autre. La masse de ses cheveux parsemés de brindilles, maculés de sable, de salive, s'entrouvrit un instant pour retomber aussitôt devant son visage. Depuis qu'elle se savait marquée, elle avait rabattu de la sorte ses cheveux afin que ses yeux et sa bouche ne parlent pas sans qu'elle le sache ou le veuille, avouant par mégarde ce qu'elle n'avait jamais dit,

ce qu'elle avait toujours tenu caché. Ils ne savaient pas. Rien (ni personne) de ce qui parcourt incessamment les invisibles territoires n'avait dévoilé ce qu'elle était devenue à ceux de la bande encore debout. Ils n'avaient pas demandé. Ou ils ne s'étaient même jamais interrogés. Ils la regardaient juste avec un regard plus long que ce qu'il faut pour simplement voir, en ayant l'air d'attendre, avant de poursuivre le geste interrompu.

Elle était seule à savoir. Elle s'était mise à regarder la bande comme si elle en était un élément extérieur. Elle était *nam*, à la fois comme eux, comme d'autres sur les terres et sous le vent du monde, et pourtant plus tout à fait comme eux, prise au piège de ce silence qu'elle portait avec elle autour des mots et des gestes qu'elle ne donnerait pas à comprendre, terrorisée par sa certitude de n'être pas entendue ni comprise, alors qu'elle avait été de nombreuses fois sur le point de dire les mots et de faire les gestes — quand même —, se retenant au dernier moment, comme on évite de tomber, dans un sursaut, au fond d'un trou.

Est-ce que le *iék* venait par ici? Elle aurait bien voulu qu'il crie de nouveau, sachant pourtant que cela n'avait aucun sens et redoutant en même temps qu'il le fasse. Elle attendait qu'il crie et lui dise où il se trouvait, dans le fond de la nuit, ce qu'il avait l'intention de faire...

Ceux de la bande pouvaient-ils savoir qu'elle était marquée? Elle s'était posé la question bien des fois. Si c'était le cas, pourquoi avoir agi comme s'ils ne savaient pas, n'en disant rien, n'en laissant rien paraître?... C'était comme regarder un arbre et ses feuilles tremblantes et ne pas réussir à comprendre le cheminement du vent alentour.

Ils bougeaient, sous l'abri. Elle aperçut, entre les pieux tordus, la silhouette d'un d'entre eux qui se redressait, levait la tête et regardait dans sa direction. Ce devait être 'Hna, le plus petit. Souvent, 'Hna la regardait. Il était ce nom pour les autres de la bande, jamais Nî-éi ne l'avait prononcé.

Rapidement, elle rampa de côté, soutenant son ventre, jusqu'à son nid qu'elle avait quitté un instant plus tôt, et trouva son bâton. Elle l'empoigna à cet endroit devenu lisse sous la main. Un moment, elle ne fit rien d'autre que serrer les doigts, de plus en plus fort jusqu'à ce que cette douleur-là se distingue de l'autre. Puis elle repartit vers les hautes herbes. Un bourdonnement cognait dans sa tête et pesait à grands coups précipités au fond de ses yeux.

Parvenue aux herbes, elle était de nouveau couverte de sueur. Elle regardait devant elle, à travers ses cheveux embroussaillés, et ne tourna pas la tête en arrière. Que le plus petit de la bande la suive encore des yeux ou non n'avait plus aucune importance — elle l'avait oublié.

'Hna avait passé la tête entre les pieux dressés, contre lesquels il s'appuyait des épaules. La lumière de lune mourante brillait parmi les poils fins qui commençaient de couvrir son visage ; une brindille s'y était accrochée, sous les narines, et le souffle de sa respiration la faisait vibrer. Après que Nî-éi eut disparu derrière les herbes hautes en tirant son ventre de côté, s'aidant du bâton à creuser comme quelqu'un qui ne peut plus se dresser debout sur ses jambes, il émit par le nez un court soupir qui décrocha la brindille, la poussa sur ses lèvres où il l'attrapa d'un coup de langue pour la glisser entre ses dents. Les hautes



À l'est de l'Afrique, au bord d'un grand lac que fuient les pluies, 1,7 million d'années avant notre ère, Nî-éi, une jeune femme «différente des autres femmes», va rencontrer Moh'hr, « celui qui regarde la montagne au loin ». Nî-éi, rejetée par son clan parce qu'elle porte la marque du grand *sh'ohr* (la panthère noire), a dû se mettre en marche sur la terre inconnue. Moh'hr lui a quitté les siens pour partir à la recherche de la grande montagne qui crache les nuages.

Ils sont, sans le savoir, à la source des hommes. Mais s'ils parlent, ce ne sont pas les mêmes mots. S'ils pensent le monde, ce ne sont pas les mêmes images.

Jusqu'à ce qu'ils découvrent une émotion inconnue et un bruit étrange qui bat dans la poitrine. Alors ils feront ensemble un morceau du chemin, sous le vent du monde qui roule et les emporte.

Illustration de couverture  
© Pierre Pelot



B 24394.6  1.97  
ISBN 2.207.24394.X  
125 FF TTC